

AU THEATRE DE L'AVENUE : « Œdipe », drame en trois actes de M. André Gide : Le Miracle de saint Antoine », farce en deux actes de M. Maurice Maeterlinck.

Cela commence comme un compte rendu d'*Œdipe roi* par Francisque Sarcey. Un bon bonhomme, familial, fait de la tragédie un drame de famille et ramène les héros aux proportions humaines. A peine le rideau levé, Œdipe, descendu par un escalier qui semble déboucher du ciel, s'avance vers l'orchestre et se présente en toute simplicité : « C'est moi Œdipe et je puis dire que je suis un type qui a bien réussi dans l'existence. J'ai une brave épouse, de beaux enfants, un bon peuple, un bon esclavage et je suis aussi fort sur les énigmes que mon célèbre confrère du Mans. Si je suis heureux, si j'ai rivé son clou au Sphinx, c'est que je ne suis pas un esprit inquiet. Je suis un homme de bon sens et de décision. » Nous ayant donné toutes ces assurances sur son bonheur et ses dons de gouvernement, Œdipe confère avec le chœur des Thébains sur les moyens de conjurer la crise, c'est-à-dire la peste qui sévit sur la ville. Le brave Créon, toujours si dévoué, est allé consulter l'Oracle à ce propos. Il ne saurait tarder à revenir. Justement le voici qui arrive, côté jardin, et coiffé d'un chapeau de jardinier. « Alors, qu'en dit l'Oracle ? » lui demande Œdipe. Le messager prend des airs mystérieux. Les secrets des dieux ne sont pas faits pour les oreilles du peuple. « Taratata ! lui dit Œdipe, est-ce que le peuple n'est pas le premier intéressé à voir la fin de la peste ? Alors, pourquoi lui faire des cachotteries ? Il faut même faire venir Jocaste et les enfants car ils sont de bon conseil. » Et devant la famille réunie, Créon fait connaître les conditions des puissances supérieures : la peste ne finira pas tant qu'on n'aura pas puni le meurtrier de Laïus. « Ah ! si je le tenais ce cochon-là... », dit Œdipe en propres termes. Cette indignation est feinte. Il ne pourrit pas une haine farouche contre l'assassin. Laïus qui, en somme, lui a fait sa situation en montant le trône de Thèbes et la couche de Jocaste, aréon, lui-même, qui est un parfait opportuniste, s'accommode fort bien que l'assassin du roi reste impuni.

Ayant ainsi transposé l'œuvre de Sophocle sur un ton de comédie, M. André Gide passe à des exercices plus sérieux, et il nous donne la confession d'*Œdipe*. Celui-ci a répondu à la question du Sphinx par un mot : l'homme. Mais il n'aurait même pas eu besoin de connaître la question pour savoir ce qu'il fallait y répondre. Ce mot d'homme, nous dit-il, c'est la clef de l'Univers. Et cela nous vaut une tirade fort contestable, mais extrêmement brillante, sur l'homme roi de la création et dont Dieu ne serait, en mettant les choses au mieux, que la plus noble conquête. Ce passage est un des meilleurs de la pièce avec un autre, moins subversif, et qui d'ailleurs sert de corollaire au précédent, où Œdipe se félicite d'être bâtard et de ne trainer avec soi ni patrie ni héritage.

Quant au drame proprement dit, son développement suit la tragédie de Sophocle. Il s'agrémenté seulement de quelques scènes inédites dont une entre Étéocle et Polynice qui, devançant Freud, s'inquiètent des dangers du « refoulement ». En somme, M. André Gide a eu raison de nous avertir que, dans sa pièce, le bouffon se mêlerait au tragique. Seulement, son tragique n'est peut-être pas

aussi intense qu'il l'avait cru. Et cela tient à ce qu'il nous présente d'abord le personnage d'*Œdipe* sous les dehors les plus bourgeois. Il n'y avait pas de meilleure façon de le démonétiser pour la tragédie que d'en faire un homme comme tous les autres. Imagine-t-on *Boubouroche* s'avisant soudain de jouer les *Othello* ?

L'interprétation ne brille pas d'un éclat exceptionnel. M. Piloëff joue le rôle d'*Œdipe* avec son intelligence habituelle. Mais sa diction fait que parfois c'est lui le Sphinx et que c'est le public qui est l'*Œdipe*.

Le spectacle se termine par une reprise du *Miracle de saint Antoine*, cette farce amère de M. Maurice Maeterlinck où nous voyons le pauvre saint Antoine de Padoue, qui en réalité était de Lisbonne, traîné une fois de plus, car on lui prête aussi une grande barbe, alors qu'il était imberbe. Cela d'ailleurs, n'enlève rien au comique de la pièce qui est assez médiocrement jouée si ce n'est par M. Jean Hort et par Mme Piloëff qui est remarquable dans les traits de la vieille servante.

James de Coquet.

**

P.S. — Deux fâcheuses coquilles ont altéré le sens de mon dernier article sur l'*Œdipe* de M. André Gide. On m'a fait dire : « Un bon bonhomme, familial ramène la tragédie à un drame de famille... », alors qu'il fallait lire : un ton bonhomme. Une autre plus grave, me prête ces propos incendiaires : « Un passage moins subversif où Œdipe se félicite de ne trainer avec soi ni patrie ni héritage. » Il y avait là de quoi fâcher nos lecteurs. Mais sans doute ont-ils deviné que j'avais écrit : « Un passage non moins subversif... » — J. C.